

Le pupille du général

Autor(en): **Cassaret**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 44

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTRU Y



N° 44

Supplément du Dimanche 5 novembre

1905

LE PUPILLE DU GÉNÉRAL

Vous est-il jamais arrivé de parcourir, par une belle nuit d'été, les quais de la Seine depuis le Pont des Arts jusqu'au Point du jour?

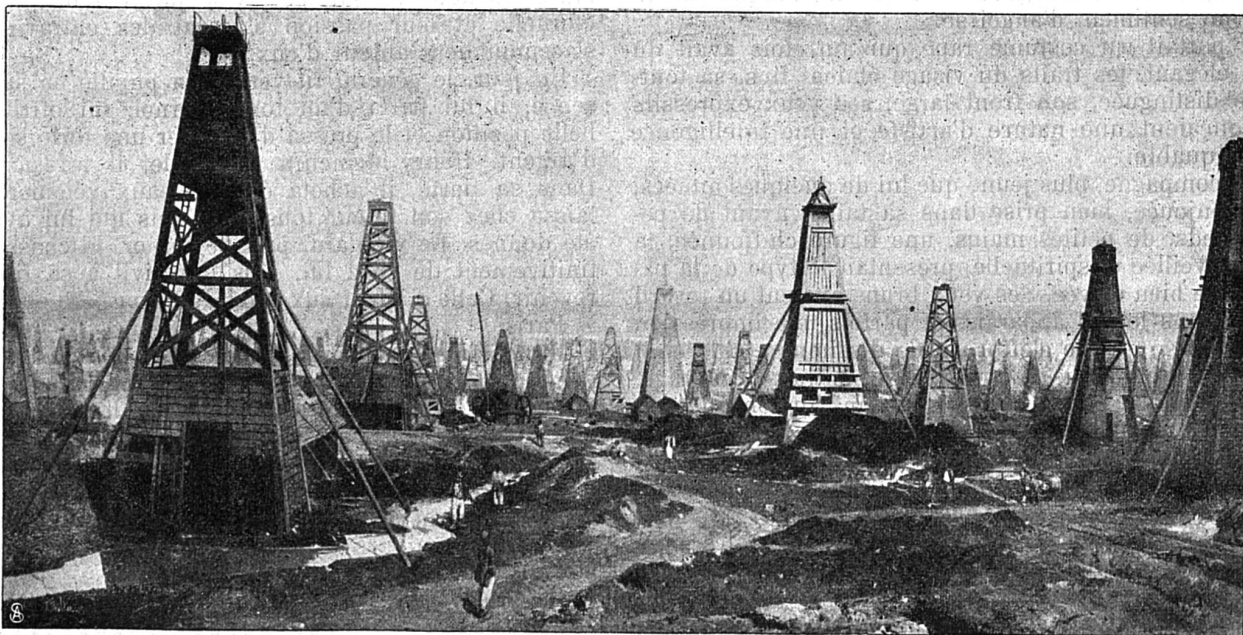
C'est une bonne course, mais si vous possédez une âme de poète vous ne vous apercevrez ni de la fatigue ni de la longueur du chemin.

L'imagination est sans cesse éveillée par le spectacle qui se déroule aux regards. On ressent mille impressions étranges à l'aspect du fleuve dont les eaux profondes s'écoulent en grondant le long des berges.

A mesure que l'on s'avance vers Passy, le calme, la tranquillité se manifestent, la solitude augmente; cette partie de la grande cité est enveloppée dans le silence, mais ce silence n'est point absolu comme celui

du désert, il y a dans l'air des vibrations qui indiquent qu'autour de soi des milliers d'êtres humains vivent, respirent, agissent.

Il est minuit et nous voici au Point du jour, la lune envoie sur le fleuve sa noble clarté, les arches des ponts projettent des ombres noires qui s'étendent sur les eaux comme des draps mortuaires. Une longue file de becs de gaz parsement la rivière d'étoiles étincelantes. A l'occident, le ciel lointain est recouvert de pourpre et semble rougir de la méchanceté des hommes. Rien ne trouble la quiétude de ces lieux solitaires, si ce n'est le pas de quelque passant, attardé, regagnant vivement sa demeure, une ronde de police ou le mugissement des flots, se brisant



Vue des environs de Bakou avant les troubles. Balachany, centre de l'exploitation des puits de pétrole.
(Texte page 348.)

contre les piles des ponts. C'est le quartier du travail et ses habitants, accablés par le labeur du jour, sont plongés dans le sommeil.

Par une nuit pareille à celle que nous venons de décrire, un homme à la tournure jeune, mais paraissant brisé par la fatigue, se traînait péniblement le long des quais de la rive gauche. Arrivé en face du pont Mirabeau, il tourna brusquement à droite et se dirigea vers l'autre côté du fleuve. Deux fois, il s'approcha du parapet et, se penchant en avant, il regarda les eaux noires, puis, poussant un profond soupir, il reprit sa marche. Il suivit le quai d'Auteuil, le parcourut dans toute sa longueur et se trouva bientôt en face de la rue Murat. Il s'y engagea résolument et s'arrêta quelques instants en face d'une maison de médiocre apparence. Il franchit l'allée obscure monta à tâtons le raide escalier jusqu'au 5^e étage. Probablement il était attendu et on avait reconnu son pas, car aussitôt une porte s'ouvrit devant lui, une vive lumière éclaira le palier, et une jeune femme apparut sur le seuil.

— Enfin ! te voilà Henry, s'écria-t-elle joyeusement, comme j'ai été en peine, je redoutais toutes sortes de malheurs.

— Chère Louise, répondit le jeune homme, quoi que mon absence ait été bien longue, je n'apporte pas de bonnes nouvelles, et il embrassa avec tendresse sa jolie compagne.

N'importe, cher ami, reprit-elle avec la vive sympathie d'une femme dévouée, tu dois être bien fatigué et mourir de faim ; je t'ai préparé un bon dîner... Devine ce qu'il y a ?

En disant ces mots, elle jeta son bras autour de la taille de son mari, mit sa gracieuse tête contre l'épaule du jeune homme et l'entraîna dans la chambre.

Cette pièce, qui servait à plusieurs usages, se trouvait divisée en deux parties par un rideau, tant soit peu fané, mais drapé avec art. La propreté la plus minutieuse régnait partout. Une lampe, suspendue au plafond, répandait une clarté brillante et joyeuse sur tous les objets. La table, sur laquelle deux couverts étaient mis et qui occupait le centre de la pièce, deux fauteuils, quatre chaises, un petit dressoir, quelques bibelots, comprenait le mobilier.

Le jeune homme se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, dans un fauteuil ; sur sa figure fatiguée on lisait un sentiment d'angoisse.

Il portait un costume rapé qui autrefois avait dû être élégant, les traits du visage étaient fins, sa tournure distinguée, son front large, ses yeux expressifs annonçaient une nature d'artiste et une intelligence remarquable.

Sa compagne, plus jeune que lui de quelques années, vive enjouée, bien prise dans sa taille, ayant de petits pieds, de petites mains, une figure chiffonnée, la mine éveillée et spirituelle, présentait le type de la parisienne bien élevée. Ses yeux bruns avaient un regard franc dans lequel apparaissait parfois une impression de tristesse qu'elle s'efforçait de dissimuler. Elle était femme... et lorsque son mari se montrait découragé, elle affectait le contentement cachant au fond de son cœur de mortelles inquiétudes.

Leur histoire à eux deux était fort triste.

Louise était la fille unique du général de Clisson-Virai. Cet officier, riche et distingué, fort répandu dans le monde, membre de l'un des clubs les plus aristocratiques de Paris, habitait, depuis sa retraite, l'hiver, un vieil hôtel de famille, dans la rue de l'Université, l'été il allait en Bretagne dans sa terre de Clisson. Colonel, pendant la guerre de 70, il s'était fait remarquer par sa bravoure, son sang-froid et son habileté. Ces qualités militaires lui avaient valu le grade

de général. Il eut un grand chagrin à cette époque. Un de ses compagnons d'armes ami d'enfance, qu'il chérissait comme un frère, fut tué à ses côtés. En mourant, Olivier d'Yseure lui recommanda son fils Henri. Clisson jura qu'il veillerait sur l'enfant. Le général tint parole. Il se chargea de l'éducation d'Henri et devint son tuteur.

Deux ans après ces événements, M. de Clisson épousa une jeune veuve sans fortune qui lui donna une fille, c'était Louise. L'enfant vécut, se développa, entourée des soins maternels les plus tendres, mais hélas ! une maladie mortelle vint bientôt les interrompre et la femme du général succomba, au bout de quelques mois dans de cruelles souffrances.

Henri et Louise grandirent côte à côte. Le garçon devint un jeune homme élégant, instruit, aimant passionnément les arts, et ayant pour la peinture une vocation irrésistible.

La fillette, de son côté, parvenue à cet âge charmant où l'épanouissement a lieu, sortit de l'enfance parée de tout l'éclat de la jeunesse et douée des qualités les plus brillantes. Le Baby avait tenu toutes ses promesses, la jeune fille fut séduisante. M. de Clisson adorait Louise, mais chose singulière, il n'entra jamais dans l'esprit du vieil officier que ces deux jeunes gens, beaux tous les deux, élevés ensemble sous le même toit, pourraient s'aimer un jour. C'est cependant ce qui arriva.

Quand la vérité se fit jour dans l'esprit de M. de Clisson, elle le frappa comme un coup de foudre. Le général nourrissait dans son cœur des projets ambitieux pour l'avenir de Louise. Le type aristocratique de sa fille attirait autour d'elle de nombreux admirateurs. Quel ne fut pas le désenchantement du vieillard lorsqu'il se heurta tout à coup à cet obstacle imprévu. D'abord, il essaya de traiter la chose comme un enfantillage. Quand il vit qu'il n'obtenait aucun succès, sa colère devint terrible. La première pensée de M. de Clisson fut de séparer les jeunes gens. Il envoya sa fille dans le Midi chez une tante et Henry entra dans une école de peinture. Le général espérait ainsi que l'absence aurait raison de ce sentiment qu'il traitait chez sa fille de folie. Mais l'amour malin sut bientôt découvrir la retraite de la jeune fille. De nombreuses lettres furent échangées entre les doux amoureux, ils se jurèrent une fidélité éternelle et leur passion s'accrut des entraves qui s'accumulaient autour d'eux.

Un jour, le général fit venir son pupille en sa présence, il lui parla d'un ton paternel, lui offrit une belle position et le pressa d'accepter une forte somme d'argent. Henry demeura inflexible, il refusa tout. Dans sa fierté, il acheta de nouveaux vêtements et laissa chez son tuteur tous les objets qui lui avaient été donnés. Le vieillard, pris de fureur, le chassa définitivement de chez lui, puis il écrivit à sa fille de revenir. Celle-ci obéit aux ordres de son père et rentra à Paris.

M. de Clisson accueillit Louise avec bonté et affecta pendant quelques temps de ne lui parler de rien. Il accepta avec empressement toutes les invitations qu'il reçut et mena sa fille dans le monde. Les fêtes succédèrent aux fêtes. Louise accueillait avec indifférence et avec froideur les hommages nombreux que lui prodiguaient ses adorateurs. Son cœur était absent... elle pensait toujours à celui qu'elle aimait d'un amour pur et désintéressé.

(A suivre.)

Comte de CASSARET.

A l'habitude tout est possible.

Peu à peu l'on va bien loin.